

L'amour d'amitié

Citations tirées du livre du P. Marie-Dominique Philippe, *Lettre à un ami*, Itinéraire philosophique, Éditions Universitaires, 1990.

Notre intelligence n'est-elle pas faite pour la découverte de la vérité ? Notre cœur n'est-il pas fait en premier lieu pour aimer une personne humaine, pour l'aimer comme un ami ? Ne plus vouloir lutter pour la conquête de la vérité, en considérant qu'il est impossible d'atteindre la vérité, ne plus vouloir rechercher un véritable amour d'amitié entre les hommes, en considérant que l'amour d'amitié est impossible, serait le fait d'un grave scepticisme et d'un désespoir angoissé (p. 3).

La première expérience, la plus proche de l'homme, celle à laquelle il revient toujours, est celle du *travail* ; et, parallèlement à cette expérience, il y a celle de *l'amour d'amitié*. Telles sont bien les deux expériences les plus connaturelles à l'homme ; celle qui lui permet de saisir combien il est *partie* de l'univers tout en étant capable de le modifier, et celle qui lui fait saisir combien il peut être proche de l'homme son semblable, l'aimer, comment il peut le connaître (comme un autre lui-même) et vivre avec lui (p. 10).

L'expérience de l'amour d'amitié me révèle ce qu'est l'ami, celui qui est pour moi mon bien personnel, celui qui est capable de me perfectionner, de m'achever, de me révéler à moi-même qui je suis parce qu'il est mon ami, qu'il m'aime et que je suis aussi pour lui son bien personnel.

Cette expérience n'est pas au sens propre une expérience intérieure, et elle n'est pas non plus une expérience impliquant l'alliance avec les sens externes. Cette expérience n'a-t-elle pas pour caractéristique d'impliquer ces deux types d'expérience : interne et externe ? Car l'expérience de l'amour d'amitié n'est pas seulement l'expérience de mon amour pour quelqu'un ; elle est aussi l'expérience de l'ami. Expérimenter que j'aime est une expérience intérieure : j'ai conscience d'aimer ; mais l'expérience de l'ami (expérimenter que l'autre m'aime) exige aussi l'expérience externe. L'expérience de l'ami implique en effet la conscience que j'ai d'aimer, mais elle ne s'arrête pas à cette conscience, elle va plus loin, elle atteint l'autre qui m'aime, ce qui exige un jugement d'existence.

Cette expérience de mon amour d'amitié pour celui qui m'aime suscite en moi un étonnement, une admiration. C'est merveilleux d'aimer et d'être aimé précisément par quelqu'un que j'aime, par quelqu'un qui suscite en moi un amour, car il est vraiment mon bien, il est celui qui est capable de m'apporter un épanouissement personnel (p. 16).

Enfin il y a l'éveil, en nous, d'un amour volontaire, spirituel, portant sur un bien spirituel, personnel. Cet amour spirituel s'éveille en nous dans un désir ; et si ce bien personnel est un ami qui nous aime, ce désir, grâce à cet amour réciproque, s'épanouit en un amour plus profond. Cet amour spirituel personnel n'exclut pas les autres amours : il tend à les assumer, car l'ami peut être aimé sensiblement, instinctivement, et il peut même susciter une sorte de

halo imaginaire, surtout si, après la présence, l'ami est absent. L'absence, en effet, favorise le développement de l'imagination, qui idéalise facilement celui qu'on aime : on le porte aux nues, personne ne peut lui être semblable, il est l'unique ! Si ces divers amours inférieurs s'accroissent trop violemment et exclusivement, ils peuvent devenir rivaux de l'amour spirituel et même l'étouffer (p. 16-17).

L'ami, par sa bonté personnelle, attire à lui son ami en suscitant en lui un amour ; par là, son ami lui sera uni en se connaturalisant à lui (p. 17).

Si l'amour est extatique, il implique en même temps une capacité d'accueil. Car l'ami, s'il est tout entier tendu vers son ami, est en même temps tout accueil pour lui, et il le reçoit au plus intime de son cœur. Quand on aime, si l'on est tout entier « vers » celui qu'on aime, celui qu'on aime est également au plus intime de celui qui l'aime. L'extase implique une nouvelle intériorité, une nouvelle capacité de porter celui qu'on aime (p. 17).

En s'aimant et en se choisissant dans leur amour, les amis ont l'intention de s'aimer de plus en plus. En effet, il n'y a pas de limites dans l'amour d'amitié, car nous aimons un bien spirituel qui nous attire, et ce bien spirituel est une personne humaine qui est un certain absolu, qui possède quelque chose d'infini. Cette intention de s'aimer de plus en plus permet qu'entre les amis il y ait une identité de vouloirs. Et pour que cette identité de vouloirs puisse être toujours plus parfaite, L'amour d'amitié réclame une vie commune et la réalisation d'une œuvre commune. Autrement, il risque de perdre son réalisme, de s'idéaliser (p. 18).

Ce premier amour spirituel, cette inclination profonde de notre volonté attirée vers le bien, vers une personne humaine qui est notre bien spirituel, demeure quelque chose de très enfoui ; quelque chose de capital certes, mais qui demande de s'explicitier et de se préciser. C'est comme le « duvet » de notre volonté, ce qui maintient la chaleur intérieure de notre cœur, mais qui demeure très caché, au-delà de notre conscience psychologique (p. 18).

Si l'amour spirituel n'est pas fortifié, ordonné par l'intelligence qui saisit dans le bien personnel notre fin, principe d'ordre pour toutes nos activités, cet amour spirituel se dégradera, perdra sa noblesse et ne sera plus qu'un appel velléitaire (p. 18).

La vertu de tempérance ennoblit les passions du « concupiscible » (celles qui se portent vers le bien sensible immédiat), les empêchant de s'imposer à nous en raison même de leur véhémence et de leur extrême spontanéité, qui risquent toujours de nous devancer. La vertu de tempérance lutte spécialement contre l'imaginaire qui tend toujours à nous présenter le bien sensible immédiat comme indispensable, comme nécessaire (comme si nous ne pouvions nous en passer pour vivre). Cette vertu nous aide à prendre du recul à l'égard de l'attraction trop

véhémente du bien sensible immédiat ; elle nous aide à relativiser ce bien et à l'ordonner à un bien supérieur, spirituel. Cela est très manifeste dans l'amour d'amitié, car l'aspect passionnel de la présence sensible risque toujours de l'emporter : nous risquons toujours de ne plus rechercher l'autre par amour pour lui, mais pour notre propre jouissance, car sa présence sensible nous attire et excite en nous la passion, et peut exciter l'instinct sexuel. La véhémence du bien sensible, surtout lorsqu'il éveille en nous l'instinct sexuel, risque toujours d'étouffer le véritable amour spirituel, personnel. On voit donc pourquoi la vertu de tempérance est nécessaire pour garder vivant l'amour d'amitié (p. 21).

D'autre part, dans l'activité morale, l'homme peut se détourner librement du bien spirituel qu'il considère comme sa fin et des moyens ordonnés à cette fin, pour choisir d'autres biens plus immédiats, plus proches de sa sensibilité ou plus propres à l'exalter. Voilà le problème philosophique de la faute, d'une activité volontaire morale qui n'est plus sous l'attraction du bien personnel, aimé comme fin, mais qui se laisse entraîner par un bien sensible plus immédiatement atteint et un amour de soi voulant s'exalter. N'est-ce pas ici qu'on découvre pour la première fois l'exaltation du sujet ? L'homme ne cherche plus ce qui le perfectionne, sa fin, bien réel qui le transcende, mais l'exaltation de son moi, ce qui implique l'exaltation de son jugement propre, de sa propre intuition (p. 23).

Ce premier amour spirituel (...) est vraiment à la racine de toute notre vie affective spirituelle. Il ne cesse du reste de croître ; car nous avons en nous, au niveau spirituel, une capacité infinie d'aimer le bien spirituel. Il n'y a pas de limites, si ce n'est les nécessités de la vie pratique, qui arrêtent l'élan profond de notre cœur spirituel. Cette source souterraine qui est en nous ne demande qu'à s'épanouir, à jaillir, à aimer celui qui est notre bien, que nous avons découvert profondément comme notre bien et qui nous attire si radicalement, d'une manière « sauvage » pourrait-on dire, au-delà de tout conditionnement. N'est-ce pas le propre de l'amour ?

On pourrait, en analysant cet amour spirituel, découvrir en lui les deux grands aspects de l'amour, que nous avons déjà mentionnés à propos de l'amour-passion. Cet amour spirituel est vraiment un élan extatique du cœur vers le bien aimé, c'est-à-dire vers la personne qui est aimée. C'est un don de soi, de ce qu'on a de plus profond, de plus intime, de plus vivant, mais selon un mode intentionnel et non pas selon un mode substantiel. (p. 56-57).

L'expérience de l'amour d'amitié est située dans un entre-deux problématique (p. 16) ; elle tend à l'absolu (p. 16-17, p. 56-57). Sans la vertu de tempérance (p. 21), ne risque-t-elle pas de déraiper inéluctablement sous l'emprise de l'instinct sexuel ainsi éveillé (p. 21) ? Un tel enseignement du fondateur de la Congrégation Saint Jean, où se côtoient Frères et Sœurs, n'est-il pas étonnant ? On objectera sans doute qu'il faut avoir une certaine formation philosophique pour comprendre avec justesse ce qui est écrit !

Malheureusement, si l'on essaie d'oublier celui qui a écrit ces lignes, on pourrait penser qu'il s'agit de quelqu'un qui cherche à autojustifier ses actes, ses dérives et ses passions, en embellissant le tout par de grandes considérations mystico-philosophico-spirituelles.

S'agissant du Père Marie-Dominique Philippe, ne peut-on se demander s'il ne s'agit pas là d'une certaine forme de « dévoilement » de sa vie personnelle : ses propos ne sont-ils pas trop intimes (lui-même insiste sur la notion d'expérience) pour ne pas être en même temps de l'ordre de la confiance ? Ne ressemblent-ils pas à des demi-aveux, des confessions intimes, avec du rattrapage spirituel toutes les trois lignes ?

Quand on lit le texte, on s'aperçoit très vite de l'ambivalence des idées : on passe de la plus élevée des considérations, à la notion d'expérimentation presque « animale », et à un passage oblique par l'expérience. L'ambiguïté est partout présente... relisez encore, vous verrez !

On peut noter aussi la très forte notion du « bien » à posséder : l'autre est mon bien, j'ai besoin qu'il me prouve son affection par un « retour » que je dois pouvoir expérimenter etc. Il y a une totale appropriation de l'autre, ce qui paraît complètement opposé à la chasteté, au renoncement, à l'esprit de pauvreté !

On peut trouver aussi ces lignes très proches de la notion d'amitié chez les philosophes grecs (or, on sait que cette amitié était très ambiguë, puisqu'elle était liée à l'expérience sexuelle y compris dans l'homosexualité) ; donc pas grand-chose à voir avec l'amitié chrétienne.

Le sommet du texte, ce sont les moyens proposés dans le combat spirituel contre l'imaginaire... ou tout l'art de partir d'une idée juste (l'imagination, on le sait, est la folle du logis !) pour en arriver à cette conclusion peccamineuse, à savoir qu'on lutte contre son imagination en passant... aux actes !

Laisser circuler de tels écrits dans une Congrégation religieuse comprenant des Frères et des Sœurs, cela n'apparaît-il pas aberrant ? Et continuer à en faire la nourriture spirituelle des Frères et Sœurs de la Congrégation, n'est-ce pas jouer avec le feu ?

Pour ceux qui côtoient les Prieurés Saint Jean, ne comprend-t-on pas mieux, évidemment, les accompagnements si longs, les amitiés si serrées, l'emprise sur l'autre, l'appropriation de sa pensée, de son cœur, de son intelligence etc., l'exigence du retour admiratif de l'autre et de son adhésion... ? Et ne comprend-t-on pas aussi pourquoi ceux qui n'adhèrent pas sont systématiquement condamnés et évacués.

En relisant une dernière fois ces citations, ne peut-on pas penser : cet auteur est dangereux ? N'est-ce pas un homme qui s'autojustifie dans ses propres passions, ses propres égarements, ses errances... ? Et les conséquences ne sont-elles pas visibles ?

Car depuis sa fondation, la quantité de problèmes de mœurs dans cette Congrégation est tout simplement stupéfiante :

- *internes à la Congrégation : ceux qui sont connus, et ceux qui sont cachés, mais qu'on ne connaît que par confidences ; et aussi les nombreux dossiers à l'AVREF ;*
- *et avec des personnes extérieures qui en sont victimes à l'occasion des apostolats... Mais là encore, il y a ce qui est public et mis en justice (avec de nombreux articles de presse) et tout ce qui demeure caché et qu'on ne sait que par confidences des uns et des autres...*

Dans tous les cas de figure d'ailleurs, tant qu'une plainte n'est pas déposée au pénal par les victimes, l'autorité religieuse ne se contente-t-elle pas de déplacer les responsables, d'un prieuré à l'autre... ? Tant pis pour les prochaines victimes...

*Dira-t-on à ceux qui pensent qu'il s'agit là du **fruit** peccamineux d'un tel enseignement problématique, qu'ils ont tort ?*

Philippe Arino, auteur du livre « L'homosexualité en vérité », écrit : « Combien j'ai vu de promoteurs de l'homophilie ou de « l'amour d'amitié » (traduction française très appauvrissante et ambiguë du pourtant magnifique terme grec « philia ») user de Dieu, de l'esthétique, ou de la noblesse de l'amitié, pour pervertir ces derniers par les sentiments ou le sexe, pour s'acheter une conscience, détourner l'amour en mythe platonique désincarné et l'amitié en lien sentimentalisé, pour diaboliser la génitalité homosexuelle et la pratiquer fiévreusement en coulisses !

*(...) Il suffit de voir ... les lectures homo-érotiques abusives de la forte amitié biblique entre David et Jonathan, ou entre Jésus et Jean le disciple qu'Il « aimait », qui ont pu être faites par certains membres de la communauté homosexuelle, pour comprendre que **la périphrase « amour d'amitié » est biaisée.** » (<http://www.france-catholique.fr/La-reponse-de-Philippe-Arino-a.html>)*